

KADHAFI-SARKOZY :  
LA JUSTICE ENQUÊTE SUR  
LA CAMPAGNE DE 2007

PAGES 10-11

**Libération**

**Boston**

# FRÈRES DE SANG

Après avoir tué le premier suspect de l'attentat du marathon, la police a traqué toute la journée de vendredi le second, son frère, originaire du Caucase. **RÉCIT, PAGES 2-5**

**KEITH  
HARING,  
DESSEINS  
À VIF**

LE PEINTRE NEW-YORKAIS CÉLÈBRE  
À PARIS PAR DEUX EXPOS, PAGES 22-25



Keith Haring, *Untitled*, 1982. COLL. PARTICULIÈRE KEITH HARING FOUNDATION

Libération





Untitled,  
25 août 1983.  
PHOTO KEITH HARING  
FOUNDATION  
COLL. PART  
COURTESY ENRICO  
NAVARRA, NEW YORK



PHOTO PHILIPPE BONJAN

**ARTS**  
Le New-Yorkais, disparu en 1990, a slalomé entre street-art

et musées. Ses œuvres sont exposées dans deux lieux à Paris, jusqu'en août.

Par **ÉRIC LORET**

Keith Haring, ce n'est pas du tout ce que l'on croit. C'est mieux. Beaucoup plus drôle, plus flippant, beaucoup plus sérieux et plus sexy que tous les mugs, tee-shirts et posters connus. Pour s'en apercevoir, il suffit de suivre le parcours, proposé depuis vendredi, par le musée d'Art moderne (MAM) de la Ville de Paris et le CentQuatre, à la fois chronologique et politique. Quelque 220 œuvres, dont des sculptures monumentales et des bâches géantes (*les Dix Commandements*). Keith Haring contre l'Etat, contre la religion, le racisme, les *mass media* (on avait oublié ce vieux terme), le sida et même Keith Haring écolo. Keith Haring contre Reagan avec des collages hilarants photocopiés et placardés dans les rues en 1980. L'expo ne s'appelle pas «la ligne politique» car ça sonnait un peu stalinien, mais *the Political Line*, histoire de dire qu'elle est dessinée à main levée, et non fixée d'avance.

«**GRAND BÉBÉ.** Keith Haring est amour. Premier effet de la première salle du MAM: la force physique de ses peintures. On sent la sûreté du geste, la rapidité de l'exécution. Un type qui a une image en tête et qui la plie aux dimensions de la toile ou de la bâche, instantanément. On ne sait pas d'où ça vient,

mais c'est là, toujours vivant, toujours disponible. S'il avait vécu infiniment, il aurait sûrement pu repeindre tout l'univers en beau. Un génie d'enfant, Mozart du pinceau, qui aurait voulu être Picasso. Haring ne faisait jamais de dessin préparatoire, il peignait le nez collé contre la surface sans s'arrêter, quatorze heures d'affilée si besoin. C'est la définition du génie: simple exécutant d'une chose plus grande que lui. Et puis cette façon d'embrasser le regardeur, de le faire venir, participer, qui fait qu'on a bizarrement envie de prendre un stylo et d'écrire en tout petit, coincé entre deux lignes de ses tableaux: «Je t'aime Keith.» Il se définissait comme un «grand bébé»: une évidence avec une des premières œuvres exposées, *Manhattan Penis Drawings for Ken Hicks*, de 1978 (il a alors 20 ans), pages d'un carnet crayonnées de bites architecturales, New York en version Lego phallique, l'indication du lieu notée en dessous: «Je dessine des bites en face du MoMA», ou, encore plus jouissif, semble-t-il, «je dessine des bites devant chez Tiffany», le légendaire joaillier. Et puis, aussi, un éternel étudiant. Quand il ne peint pas et n'est pas en discothèque, Haring parcourt le monde en Concorde dans les années 80 et adore visiter des expos, fréquenter des artistes d'une autre génération, mais en qui il se reconnaît, tel le Suisse Jean **Suite page 25**

En 1984, l'artiste accordait une interview à «Libération», lors de la préparation d'une exposition sur la figuration libre:

«Mon travail est plus proche de la peinture que du graffiti»



C'est lors de l'un de ses passages à Paris, fin 1984, que l'on avait rencontré Keith Haring. L'artiste venait de New York pour préparer l'exposition «5/5 Figuration Libre France/USA», qui allait se tenir jusqu'au 17 février 1985 dans les salles de l'ARC, au musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Proposée par les critiques d'art Otto Hahn et Hervé Perdriolle, elle confrontait cinq artistes français du mouvement de la figuration libre (Boisrond, Blanchard, Combas, Di Rosa et Jammes) à cinq Américains liés au graffiti (Basquiat, Crash, Kwong Chi, Haring et Scharf). Ce 21 décembre 1984, dans l'après-midi, Keith Haring avait donné rendez-vous dans le salon d'un hôtel de la rue de Seine où il était descendu. Comme à son habitude, il s'était montré disponible, chaleureux, loquace. Avec ses petits cheveux frisés, ses lunettes et son air enfantin, il semblait sortir lui-même d'une bande dessinée. Extraits de la rencontre.

tôt pour soi, comme une autopublicité et pas pour une cause. C'est la raison pour laquelle je n'aime pas m'appeler artiste-graffitiste. Car ce que je fais, c'est autre chose: ça se rapporte plus au dessin, aux idées, à l'imagination. Je préfère l'aspect poétique, imaginaire, à l'aspect politique. Je ne pourrais pas le faire uniquement sous cet angle et si je devais le faire, j'écrirais des slogans. Le dessin est pour moi bien plus ambigu et bien plus ouvert à différentes interprétations. C'est pourquoi mon travail est plus proche de la peinture que du graffiti au sens strict du terme.

**Que pensez-vous du rapprochement qu'on opère entre votre œuvre et celle de la figuration libre?**

Je ne pense plus qu'il y ait encore une grande différence entre la peinture américaine et la peinture européenne comme il y avait au début des années 1900 et dans les années 50 quand l'expressionnisme abstrait était américain. C'est beaucoup plus universel maintenant parce que l'information circule plus vite. Pour ce qui concerne les artistes français, j'ai rencontré Combas, Di Rosa, Boisrond... On se voit plus comme des amis que comme des peintres. Ceci dit, malgré certaines similitudes, il y a des différences impor-

**ARCHIVE**

tantes sur le plan pictural entre eux et moi. Si l'image est souvent proche, je pense que le procédé et l'attitude sont différents. A part Combas, la plupart font d'abord le dessin sur la toile, qu'ils colorent ensuite, alors que Basquiat, Scharf ou moi, nous ne dessinons pas. Ça sort directement de la tête, comme ça. Vroom! Et sans être péjoratif pour les autres, je suis sans doute le plus proche de la pensée primitive et des symboles.

Recueilli par

**HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX**

# Keith Haring, toujours envie



Untitled, 9 avril 1985. PHOTOS KEITH HARING FOUNDATION



USA for Africa, 1985.

# La meilleure raison de peindre, c'est qu'il n'y a pas de raison de peindre.»

Keith Haring, 25 juin 1986, *Journal* (Flammarion, 2012)



Untitled (Self-Portrait), 2 février 1985.



A Pile of Crowns for Jean-Michel Basquiat, 1988.



Untitled (Red Dog #2), visible au CentQuatre. MARC DOMAGE

# n'y a pas



Untitled, 1988.

Suite de la page 23 Tinguely (lire le Mag page V). Des bites, donc, mais aussi des références évidentes : Alechinsky, Dubuffet et, dans la dernière salle du MAM, Matisse, avec une toile datée du 4 février 1989, un an avant sa mort, représentant un vase de fleurs coupées. Même période, un hommage en BD à James Ensor, roi du carnaval macabre, où un squelette pisse sur des fleurs rabougries. Dans la seconde case,

**Chez lui, la violence est toujours joyeuse, vitale, tandis que la sexualité est au contraire plutôt inquiétante.**

les fleurs ont poussé et le squelette sourit. Comme quoi, même la mort est capable de donner la vie.

**BREAKDANCE.** Contre le mythe qui veut que graffeurs et rappeurs viennent de la rue, Keith Haring sort d'une école d'art, où il a été l'élève du conceptuel Joseph Kosuth (*One and Three Chairs*, c'est lui : une chaise, sa photo, et sa définition côte à côte). Rien d'étonnant pour Fabrice Hergott, qui dirige le MAM : « Il a essayé de faire des œuvres immédiatement compréhensibles par le public, un peu comme les artistes conceptuels essaient de transmettre des idées. Sauf que pour cela, il a inventé une forme. Il s'est inspiré de l'artiste allemand A.R. Penck, qui avait déjà ces personnages en bâtonnets. Il se les est appropriés, les a simplifiés et leur a donné un sens qui se développe avec le temps. Mais c'est toujours une dénonciation des dangers que court l'individu par rapport à l'Etat, la société, la guerre froide, etc. » On pense aussi aux derniers tableaux de Klee. Un peu agacé, Haring trouve dans son *Journal* que Penck « ne fait pas le poids » et ajoute : « J'adore que mes tableaux soient accrochés à côté de ceux de Penck, cela rend la différence tellement évidente » (13 novembre 1987). Quoi qu'il en soit, Haring a inventé un vocabulaire immédiatement reconnaissable : bébé ou chien irradiant, soucoupe volante, serpents, arbres, bonshommes saisis de breakdance incontrôlable et souvent marqués d'une croix, d'arbres, de bâtons. Même si l'on peut suivre une certaine « histoire » de ces personnages à travers le temps, Odile Burlureau, commissaire de l'exposition, fait remarquer que Haring « retourne sans cesse la signification des symboles qu'il a établis au début. Ils étaient gentils, généreux, ils avaient

une grâce, une attention à l'autre, mais ils pouvaient être très violents. Beaucoup d'œuvres sont d'ailleurs dérangeantes ». Il partage avec les dessinateurs des comics punk, tel Gary Panter, une obsession de la monstruosité, de la castration ou de la dévoration. Mais chez lui, la violence est toujours joyeuse, éclatante, vitale, tandis que la sexualité est au contraire plutôt inquiétante. Il est en cela l'homosexuel typique de la fin des années 80, entre frustration et mauvaise honte : « Ces putains de beaux garçons me rendent fou. Ce mec dans le métro assis avec les jambes bien écartées devant lui - exprès. A me jeter des coups d'œil, ravi d'être regardé. [...] Quels beaux, beaux, garçons. Je ne fais que les regarder, et je sais que ça n'arrange rien parce que je regarde simplement et que j'ai une imagination incroyable. Je peux avoir ces garçons, n'importe lequel, tous, ce soir, seul, dans ma petite chambre dans le noir - juste en imagination [...]. Donc il faut écrire tout ça. L'écrire pour s'en débarrasser

– arrêter d'y penser et donner à cette énergie une autre forme » (18 mars 1980).

**TROU.** Car Keith Haring, très tôt, décide d'« apporter quelque chose à la culture et finalement à l'histoire ». En 1978 : « Je veux créer un art qui soit vécu et exploré par le plus grand nombre d'individus possible avec le plus grand nombre d'idées individuelles possible sur l'œuvre sans qu'aucune signification finale ne soit imposée ». De fait, on l'a dit, ses figures sont réversibles. Dans un petit dessin animé réalisé pour un afficheur lumineux, on assiste à la naissance du trou qui s'ouvre dans le ventre de certains de ses personnages : poursuivi par un chien (pollicier), un bonhomme tombe sur un évêque télévisé qui lui perce le bide d'un coup de crucifix. Le trou s'agrandit et, hop, le chien

**SUR LIBÉ.FR**  
A voir Une sélection des œuvres exposées au musée d'Art moderne de la Ville de Paris et au CentQuatre.

qui pourchassait l'homme, au lieu de le mordre, passe au travers. Un peu comme pour le squelette urineur, à quel-que chose malheur est bon. Mourir, c'est aussi s'incorporer le monde. D'où encore ces tableaux de dénonciation de la consommation et du fric. En 1986, Keith Haring ouvre son premier Pop Shop de produits dérivés, dont une version en format conteneur trône au CentQuatre, pour lutter contre la spéculation et mettre son art à la portée de tous, soutenu dans ce projet par son ami Andy Warhol. Là encore, par un curieux fantasme d'ingestion, quand il dessine Warhol sous les traits d'Andy Mouse, une souris à grosses lunettes, et qu'il imite sa signature, c'est son propre visage qu'il dessine. ◀

**KEITH HARING, THE POLITICAL LINE** au MAM, 11, av. du Pdt-Wilson, 75016. Et au CentQuatre, 5, rue Curial, 75019. Jusqu'au 18 août. Rens. : www.mam.paris.fr Catalogue 34 €.

**KEITH HARING, THE MESSAGE de MARIPOL** à suivre sur creative.artv.fr

## SAVE THE DATE

28<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DE MODE & DE PHOTOGRAPHIE HYÈRES 2013

Festival 26 > 29 avril  
Expositions jusqu'au 26 mai

18 stylistes  
18 photographes

- Felipe Oliveira Baptista
- Charles Fréger
- Guy Bourdin
- Jean-François Lepage
- Pierre Debusschere
- Jessica Eaton
- Brea Souders
- Novembre

